

L'impardonnable perplexité de l'être

Monique Hauy

Number 68, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13788ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hauy, M. (1996). L'impardonnable perplexité de l'être. *Moebius*, (68), 55–60.

L'impardonnable perplexité de l'être

Monique Hauy

Maxim et Sylva vivaient à la campagne, dans une maison retirée, à l'orée du bois. Maxim aimait la nature, les champs, la forêt, les oiseaux, la rivière, la pêche, mais par-dessus tout, ce qu'il chérissait, c'était la solitude. Plus il était seul, plus il était heureux. C'était un sauvage qui se flattait de l'être, un sauvage pur et simple, un sauvage pure race, un pure laine. Un homme bien. Il disait en riant qu'il n'avait qu'un défaut : sa femme, Sylva, qui aimait la ville, le bruit, les rues, les buildings, les voitures, le métro, le lèche-vitrines et par-dessus tout, être entourée d'amis.

À part ça, elle était parfaite.

Maxim et Sylva formaient un couple étrange. Tout ce qui intéressait l'un ennuyait l'autre. Autant elle était curieuse, autant il était blasé. Autant elle aimait le changement, la variété, autant il aimait la routine. Elle aimait les concerts ? Lui la télé ! Elle aimait danser ? Lui, ses performances athlétiques, c'est au lit qu'il les faisait. Et là encore, il n'y avait pas de juge pour apprécier... Ah ! Si ! Un chronomètre ! Bref, pas de quoi pavoiser !

Maxim et Sylva avaient beau être très différents, ils s'appréciaient, s'aimaient et s'en flattaient. Comment faisaient-ils ? C'était simple ! Sylva acceptait tout de Maxim. Ses caprices, sa mauvaise humeur, son égoïsme. Il n'avait qu'un regard à lui lancer et elle comprenait. C'était l'heure de partir, elle se levait. C'était l'heure où il avait faim, elle cuisinait. C'était l'heure de dormir, elle se soumettait...

Mais comment deux êtres aussi différents pouvaient-ils vivre ensemble? Comment pouvaient-ils s'apprécier? De quoi pouvaient-ils discuter? Pourquoi restaient-ils ensemble? Était-ce par amour, ou par complaisance?

Parfois, quand elle avait envie d'aller en ville, Sylva se plaignait qu'ils restaient toujours à la maison.

— Mais je ne te retiens pas! répondait Maxim, confortablement installé dans son fauteuil à bascule. Vas-y! Sors sans moi! suggérait-il en se berçant tranquillement.

— Je ne veux pas y aller seule! bougonnait Sylva. Je veux y aller avec toi! Allez! Fais un effort! disait-elle accroupie, près de lui, la tête inclinée, souriante, gentille, à la recherche de son regard qu'il maintenait dans le lointain.

Mais elle avait beau faire, il n'avait pas envie.

— Je suis bien venue habiter ici pour être avec toi!

— Tu l'as bien voulu!

— Oh! Maxim! Tout ce que je veux, c'est sortir! Pour rompre la monotonie! Rien de plus! Y a pas de mal à ça!

Alors il se tournait vers elle, la regardait droit dans les yeux. Elle se crispait, baissait les siens.

— Si tu n'es pas contente, prends la porte et trouve-toi quelqu'un d'autre! criait-il.

La vie sans lui? Quelle horreur! Rien qu'à imaginer le vide qu'il laisserait, elle en avait le vertige!

— Maxim! Je ne veux pas te quitter! Tu le sais! Qu'est-ce que je ferais sans toi, hein? demandait-elle, suppliante.

Vaine tentative, suivie d'un silence rancunier, meurtrier. Mais qu'avait-elle fait? Mon Dieu! Qu'avait-elle encore fait? Par sa faute, Maxim était fâché... Il allait bouder et toute la soirée serait gâchée. Elle devrait supporter cet insupportable silence! Mais pourquoi avait-elle insisté? Ah! Comme elle regrettait! À cause d'elle, il resterait muet, le regard dans le vague, immobile, dur comme du vrai roc. Car il était stable, Maxim, pas comme elle! Il était stable autant qu'elle était malléable, aussi impénétrable qu'elle était friable. Elle aurait beau essayer de lui parler, elle aurait beau tenter de le ramener à de meilleurs sentiments, il n'y aurait rien à faire, il ne répondrait pas. Il se tairait, de mauvaise humeur... jusqu'au coucher! C'était toujours comme ça! Elle devrait patienter, tuer plusieurs heures.

Après, il serait à peu près bien avec elle. Mais en attendant. Mon Dieu, en attendant ?

Il était malheureux ! Pauvre Maxim ! Comme il faisait pitié !

— Où irais-je si je partais ? Tu sais bien que je n'ai nulle part où aller. Je sais bien qu'il n'y a personne en ville qui m'aime autant que toi ! Maxim, je t'en prie ! Réponds ! Dis-moi quelque chose ! Tu sais bien que je t'aime !

Un ton accusateur. Un regard mauvais. Celui d'un enfant rejeté :

— Des fois, je me le demande !

Dieu soit loué, il avait parlé !

Elle le regardait, lui souriait, se jetait dans ses bras, toute fière d'être pardonnée. Il daignait ne pas la repousser... Ah ! Comme c'était bon... et il se moquait d'elle, gentiment, ironiquement, comme on se moque d'un enfant innocent et naïf !

Elle en était tout émue !

— Si tu cessais de te plaindre, nous éviterions tous ces tracas ! De toute façon, tu finis toujours par te rendre compte que j'ai raison ! Ah ! ajoutait-il en l'absolvant d'un sourire complaisant, les femmes ne possèdent pas cette sagesse !

Comme il avait raison ! La prochaine fois, elle s'en souviendrait !

Mais chaque fois, c'était la même chose. Dès que Sylva manifestait le moindre désir qui demandait à Maxim quelques efforts, celui-ci refusait. Alors elle s'obstinait, l'obligeant à prononcer cette formule magique qui la rendait tout à coup toute docile, la transformant en petit chien savant, comme un animal de cirque... que tout le monde admirait ! Leurs amis, qui étaient plutôt rares, s'étonnaient toujours de voir qu'ils s'entendaient si bien ! Après tant d'années de vie commune !

Oui ! Elle était bien dressée !

Mais quel bon maître elle avait !

Mais pourquoi Sylva ne le prenait-elle pas au mot ? Pourquoi ne partait-elle pas ? Pourquoi était-elle si faible ? Était-ce vraiment de l'amour ou l'habitude qui avait jeté son ancre et la retenait dans cet engrenage ?

Quelques années s'étaient écoulées lorsqu'on annonça l'arrivée d'une troupe de théâtre dans la ville la plus proche. Quand elle apprit la nouvelle, Sylva courut en faire part à Maxim. Mais le pauvre était exténué, pensez donc ! Il avait passé la journée couché dans son hamac, suspendu entre deux arbres. Le grand air, ça tue ! Avec sa manie de vouloir à tout prix forcer les choses, Sylva insista, idiotement, encore une fois. Il protesta. Elle se prosterna. Il refusa. Et comme elle ne comprenait toujours pas, alors une fois de plus, il sortit sa formule magique.

— Si tu n'es pas contente avec moi, prends la porte et trouve-toi quelqu'un d'autre !

Elle se résigna !

Le temps passa. Un jour, Sylva fut invitée chez sa sœur qu'elle n'avait pas vue depuis son mariage. Les deux sœurs s'écrivaient. Mais bien que les mots puissent toucher, les corps ont besoin de contact. La sœur de Sylva avait déménagé. Elle voulait lui montrer sa nouvelle demeure. Malheureusement, elle habitait un autre quartier. Dans une rue bruyante, entourée de béton et d'asphalte. Il ne faisait pas bon y respirer. Maxim ne pouvait le supporter. Exposer ses poumons à cet air avarié ? Jamais ! Sylva eut beau se plaindre, gémir, protester, insister, se prosterner, inébranlable, il demeura. Et comme elle s'obstinait encore, alors il fut bien obligé de ressortir sa formule magique.

— Si tu n'es pas contente avec moi, prends la porte et trouve-toi quelqu'un d'autre !

Sylva abdiqua !

Trois semaines s'étaient écoulées lorsque, cette fois, le village organisa une fête à laquelle tous les habitants du coin étaient conviés. Il y aurait des magiciens, des musiciens ; on danserait, on chanterait, on fêterait, on pourrait faire les fous, n'importe quoi ! Pendant quelques heures, on pourrait oublier les dures réalités d'une vie implacable. De quoi combler de longues soirées monotones par d'intarissables souvenirs ! Sylva ne put s'empêcher d'en parler à Maxim. Elle n'avait pas encore acquis suffisamment de maturité. Maxim refusa. Elle s'obstina. Il tempêta. Elle insista. Il lui rappela encore une fois que la porte était ouverte et qu'elle n'avait qu'à se trouver quelqu'un d'autre. Sylva obéit. Docile. Gentille. Soumise. Une vraie femme, quoi ! Maxim était ravi. Un jour, il en était convaincu, elle finirait par comprendre.

Il était patient !

Plusieurs mois passèrent. L'hiver avait couvert la campagne d'une froide blancheur. Sylva avait besoin d'un peu de chaleur. D'un peu de tendresse. De quelques mots d'amour. Une simple caresse l'eût réconfortée, attendrie, rassurée. Rien ne venait. Elle appréhendait le coucher du soleil, le soir, la pénombre, l'obscurité. Tout le poids de son angoisse l'écrasait à ce moment de la journée. Elle ignorait pourquoi. Elle aurait voulu que Maxim la prenne dans ses bras. Mais il ne savait pas. Ces gestes-là, chez lui, n'existaient pas. Elle pleurait. Suppliait. Implorait. Mais Maxim ne changeait pas. Et comme elle ne changeait pas, elle non plus, alors las de l'entendre, il reprenait son refrain.

Elle se calmait !

Un jour qu'elle se promenait en forêt, elle aperçut un corps étendu sur un lit de feuilles mortes que le printemps tentait de faire renaître. Un homme gisait là, endormi. Tout autour, la neige avait fondu. Elle s'approcha de lui à petits pas. Elle serrait sa carabine, comme on serre un enfant contre sa poitrine, si bien qu'elle n'avait pas peur de lui. Elle se pencha. L'homme, blessé, avait perdu connaissance.

Sylva partit chercher Maxim qui l'aida à le transporter jusqu'à leur vieille maison aux murs de pierre. Deux jours plus tard, grâce aux soins qu'elle lui prodigua, l'inconnu retrouvait goût à la vie. Il portait une grosse barbe, mais à travers les poils qui recouvraient les trois quarts de son visage, apparaissaient deux yeux bleus qui avaient un regard si gentil que Sylva, pratiquement envoûtée, ne pouvait plus s'en détacher.

Une semaine s'écoula. Peu à peu, le blessé recouvrait ses forces. Chaque matin, Maxim partait convaincu de son pouvoir magique éternel. Il revenait le soir après avoir coupé du bois, ramassé quelques brindilles, chassé un lapin ou pêché une truite. Ce qui devait arriver arriva. Le convalescent tomba amoureux de son infirmière et l'infirmière se laissa séduire par son patient. Mais Maxim devenait encombrant, comme tous les maris dans les cas d'adultère. Sylva aurait voulu utiliser sa formule magique, celle qui fonctionnait si bien pour elle, mais par crainte qu'il ne se doutât de quelque chose – il l'aurait probablement tuée –, elle ne disait rien.

Alors, chaque jour, une fois Maxim parti, elle s'en allait retrouver son amant qui s'était construit une cabane

en bois, non loin de là, dans un endroit si secret que personne ne pouvait le trouver. Et là, elle passait des heures avec cet homme, un politicien qu'elle reconnut aussitôt qu'il eut coupé sa barbe, à bâtir un monde nouveau où amour et harmonie, tels qu'ils les vivaient ensemble au sein de cette immense forêt, seraient les fondements mêmes de leur société. Et plus ils s'aimaient, plus ils trouvaient difficile, le soir, de se quitter.

La blessure guérissait. L'homme voulait repartir en ville. On l'attendait. Il voulait l'emmener. Elle voulait saisir le moment propice pour s'enfuir avec lui. Il insistait, s'impatientait. Habitée à vivre à la campagne, depuis le temps qu'elle y vivait, Sylva craignait de retourner en ville. Elle avait peur. Elle avait oublié ses origines. Oublié son milieu naturel. Oublié même qui elle était. Alors, quand le blessé fut complètement guéri, que l'appel de la ville fut plus fort que son attrait à elle, qu'il lui demanda une fois de plus, une fois encore, de partir avec lui, elle le trouva très ennuyeux. On avait toujours voulu l'écraser. On avait toujours voulu la gouverner, la diriger, lui dire quoi faire, sans tenir compte de ce qu'elle voulait. Elle se dit que cette fois elle ne se laisserait pas dominer. Alors elle s'écria, toute fière : « Je reste. Si tu n'es pas content avec moi, prends la porte et trouve-toi quelqu'un d'autre ! »

Et il partit !